

Cécile Guilbert

**Saint-Simon**  
ou  
**L'encre**  
**de la subversion**

**L'INFINI**

*nrf*

GALLIMARD













**À Nicolas**





« Le Paradis terrestre est où je suis. »

VOLTAIRE  
*Le Mondain*

« J'y suis fait à l'Enfer. »

CÉLINE  
Lettre à Paulhan  
du 18 février 1948



## PROLOGUE

### DES STATUES ET DES CORPS

Le Prince, sa cour, leurs vicissitudes... Tout a été dit et charrié par les siècles. Et notre mémoire en a fondu un cabinet de cires : quelques conjurés florentins fourbissant leurs dagues ; un jésuite courbé sur son écritoire en ébène ; tout un peuple de perruques à marteaux et de talons rouges ; des faces de lune, poudrées, piquées de mouches ; des taffetas défraîchis, rhingraves fanées, couleur de muraille, et partout la poussière, en corps du temps.

Ont-ils été vivants un jour, ces mannequins dérisoires et ternis ?

Il faut le croire. C'est de ces poupées obscènes que nous avons peuplé nos lectures. Il fallait bien gorger d'un peu de viande, de sang et de sperme les abstractions saturniennes des moralistes. Jusqu'au jour où... un crissement sans fin de plume sur le papier, une ritournelle en boucle, comme un chant de Barbarie... *C'était un petit homme ventru monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque tout étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il pouvait en mettre, plein de toutes sortes de parfums... C'était une bossue tout de travers, fort laide, pleine de blanc, de rouge et de filets bleus pour marquer les vei-*

*nes, de mouches, de parures et d'affiquets, quoique déjà vieille... [C'était] un petit homme vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobée, mais qui, fixés sur un client ou un magistrat, étaient pour le faire rentrer en terre ; un habit peu ample, un rabat presque d'ecclésiastique et des manchettes plates comme eux ; une perruque fort brune et fort mêlée de blanc, touffue, mais courte, avec une grande calotte par-dessus...*

C'étaient Monsieur, Mme de Montauban, le Premier président Harlay...

Ils défilent ainsi, par milliers, arrachés au sépulcre, criblés d'encre et ressuscités au long de deux mille huit cent cinquante pages de petite écriture serrée, nerveuse, opiniâtre.

Eux, c'étaient les contemporains du Soleil, épinglés à son crépuscule noir et doré. Lui, c'était un duc. A l'instar de Sade, son château a été rasé, ses hôtels détruits, son caveau disloqué, ses manuscrits séquestrés. Et son vrai visage, comme celui du marquis, demeure inconnu. Qu'importe, c'est une médiocre statue, nulle part mentionnée, que je visite ; un de ces ternes plâtres du XIX<sup>e</sup> siècle noyé parmi soixante-neuf autres figures des Arts et des Lettres.

Vêtu d'un habit de brocart déboutonné sur un justaucorps rehaussé d'un jabot, la main gauche sur la hanche, dans les plis d'une large ceinture ; la droite légèrement en retrait du buste, tenant une plume d'oie appuyée sur une épaisse liasse de feuillets en pierre sur le premier duquel est gravé le mot MÉMOIRES ; flanqué d'un Louvois père fouettard et d'un Joinville émâcié ; ainsi se tient Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, dans l'encoignure gauche du pavillon Sully, cour Napoléon, au Louvre.

Sous la perruque, le visage exhibe des vestiges d'enfance, pareil à celui du jeune souverain casqué, à la patine d'étain

vieilli, qui caracole dans les plis d'une étoffe fouettée par le vent ; plumes et crinière mêlées aux volutes baroques d'un cheval cambré, comme jailli d'un brasier, dans l'axe opposé de la cour.

Si sévère pour les figures idolâtriques de Coysevox ou Girardon – « *ces monuments outrés* » – Saint-Simon goûta-t-il la statue équestre du Bernin, reléguée à Versailles dans un coin éloigné des jardins ? Au Louvre, seul le fidèle Louvois contemple la réplique de plomb. Saint-Simon a le regard perdu. Peut-être songe-t-il aux courtisans choqués des audaces du Bernin, auxquels ce dernier répétait malicieusement, en modelant son buste : « mon roi durera plus longtemps que le vôtre... »

Si le grand artiste romain a saisi Louis XIV à son zénith, Saint-Simon le recueille entre chien et loup. Tout aussi indéboulonnable.

Mais d'un Louis l'autre, *nec pluribus impar* – cette devise orgueilleuse du règne – mérite le partage.

Voici un graphomane clandestin, délié courtisan et rebelle, langue de feu, duc de piques ; le plus acharné contempteur posthume d'un roi dont l'histoire est écrite au superlatif, enragé naguère de gloire et de plaisirs, et désormais tourné en pharaon pervers sous le tuf de la dévotion. Il a renoncé à tout ce qu'il aimait : les maîtresses, le champagne, le parfum, les fards, et ses attaques de goutte l'obligeront bientôt à visiter ses jardins dans une petite voiture aux roues garnies de feutre. Versailles est bel et bien devenu l'ancre d'un satrape où grouillent jésuites confits en politique, bâtards tortueux et princes attaqués d'écrouelles. Louis le Grand figure un despote mal éclairé, sinon aux torches crépusculaires que Saint-Simon va allumer en fulminant. Là est le premier point aveuglant du prodige, dans ce choc de titans.

Au fronton des *Mémoires*, le roi se dresse ; bâtisseur et

mécène, chef de guerres et de fastes ; craint, adulé, imité partout en Europe ; héros civilisateur et orfèvre d'une société de cour érigée en paradigme. Sacré à Reims en 1653, sur le trône depuis trente-huit ans ; il lui en reste quatorze pour achever le plus long règne de l'histoire de France.

Claude de Rouvroy, ancien favori de Louis XIII, a mené son jeune fils de quinze ans à Versailles, afin de lui obtenir une place de mousquetaire.

Il est midi ce 28 octobre 1691.

Le roi sort du Conseil à travers une haie de perruques, se penche pour embrasser le vieux duc Claude et croise pour la première fois le regard de Louis. Avec « *cette majesté effrayante et si naturelle* » qui le caractérisera toute sa vie, il consent à la requête du père.

C'est le jour de la Saint-Simon.

A compter de cet instant, Louis de Rouvroy ne sortira plus de l'orbite du Soleil. A l'aide d'un télescope – la forme prise par sa mémoire – il nous dira les comètes, les taches, les trous noirs du règne. Ou comment la littérature éclipse à jamais l'histoire.

Lire les *Mémoires*, c'est plonger dans une cataracte et y apercevoir, les premiers remous dissipés, l'œil encore ébloui d'une fulguration, un continent englouti. Il faut s'y jeter par curiosité. Risquer la noyade sans lutter. Renoncer aux morceaux choisis. C'est tout ou rien. Le sens de la nage remonte avec le temps. L'allégresse aussi.

D'une année passée en apnée dans cette caverne, je revins comme les astronautes de la Lune : l'esprit timbré d'une ivresse inconnue. Aucune glose jamais ne la dissipa. Bien au contraire. Plus je me perdais dans la lecture des critiques, plus s'imposait une métaphore empruntée à la physique : des électrons gravitant autour d'un noyau.

Je décidai d'enlever Saint-Simon à ses sentinelles ; à ses

détracteurs bien sûr – républicains, progressistes, métaphysiciens à foison – ainsi qu'à ses plus fervents laudateurs : académiciens bougons, universitaires prolixes, monarchistes attardés, belles plumes en pagaille. De tous ces commentateurs émergeait immanquablement un Janus.

D'un côté, le voyeur inspiré, peintre à fresque et Verbe fait homme ; de l'autre, l'historien détestable, médiocre politique, Ubu-Roi de l'étiquette, autobiographe de l'insipide, bourré de préjugés nobiliaires jusqu'à la gueule. Bref, du gibier de guillotine. La manipulation posthume de ses manuscrits n'en avait-elle pas été l'équivalent symbolique ? Curieuses turpitudes tout de même, pour les seules élucubrations d'un homme, certes doué d'un fameux « coup de pinceau », mais en vérité si ergoteur ! C'était comme user d'un rouleau compresseur pour écraser une mouche.

Pour quelles raisons *au juste* toutes ces manœuvres avaient-elles eu lieu ? Pourquoi tant d'acharnement à étouffer cette voix aussi loquace qu'obstinée ? Poser la question revenait à y répondre, mais là, silence des commentateurs, encéphalogrammes plats. De même que la langue française n'existe pas en dehors d'eux, un grand écrivain n'est jamais mieux compris que par un autre grand écrivain, chacun d'entre eux sachant pertinemment de quelle somme de malentendus leur future gloire sera le fruit. Pour Saint-Simon, voyez Proust, et Saint-Simon lui-même, prémonitoire : « Si ces *Mémoires* voient jamais le jour, je ne doute pas qu'ils n'excitent une prodigieuse révolte... » (VIII, 664\*).

Aussi, en vertu de cette loi éternelle, implacablement martelée par le mémorialiste lui-même, selon laquelle le

\* Toutes les citations de Saint-Simon sont extraites de l'édition des *Mémoires* de la Bibliothèque de la Pléiade (1983-1988). Les chiffres romains correspondent aux volumes, les chiffres arabes aux pages.



mensonge se donne toutes les apparences de la véracité pour triompher en ce monde, il fallait subvertir le noyau dur de la vulgate pour approcher la vérité.

Le point central sur lequel tous les critiques s'accordaient tenait dans l'ignorance qu'avait eu Saint-Simon de sa propre situation d'écrivain ; proposition têtue à laquelle se rapportaient toutes les autres, assénées comme autant de corollaires obligés : l'activité littéraire conçue sur le mode du ressentiment, le mépris des lecteurs, le talent inconscient, l'unique vocation d'historien gâchée par une intelligence minuscule de la causalité, le souci exclusif de l'identité ducale, l'ambition politique déçue, l'ignorance des grands esprits de son temps...

On ne saurait trouver à un état plus pur ce déni de littérature qui équivaut à faire de l'écriture un symptôme.

Saint-Simon a échappé à la psychanalyse mais l'autonomie littéraire lui est interdite depuis toujours. Sous la plume d'un de ses plus éminents spécialistes – D. Van der Cruysse –, l'expression « phénomène littéraire encombrant » signifie qu'il est aussi délicat de le tenir pour un écrivain à part entière que de lui assigner une case précise dans l'histoire des lettres.

Et si Saint-Simon n'avait été qu'un écrivain, à savoir un homme échappant *par définition* à toutes les définitions ? s'il avait pressenti la littérature comme une forme de guerre supérieure à celle qui se jouait sur le théâtre dense et clos de la cour ? s'il avait eu la vision exacte de l'abjection sociale généralisée ? de l'histoire caressée comme un cauchemar et une comédie ? de la nature éternellement perverse de tout pouvoir ? s'il avait su, d'emblée, quel était l'unique moyen de survivre à l'écroulement d'un monde dépourvu de sens – son christianisme n'y changeant rien – et à la roue absurde de l'espèce ? s'il avait compté se rendre maître du temps pour se sauver ? S'il n'avait pas, enfin, eu

d'autre choix stratégique dans son siècle, que celui d'une écriture oblique ?

Il faudrait alors reconsidérer sérieusement le « cas Saint-Simon », au sens où Jude Stéfan écrit joliment que tout grand écrivain en est un, à savoir : « une issue inventée au désastre de jours effacés fatidiquement par le Temps qui faucha tous les figurants jadis bruyants soudain disparus mais gardés vifs dans ces manuscrits devenus un jour livre durable, mémorable » (postface à l'anthologie *Les Courtisans*).

Lorsqu'un homme, en apparence, redevient fréquentable pour la communauté, cette dernière lui érige des statues. Pas au nom du pardon des ennemis – il lui faudrait pour cela reconnaître qu'elle en eut – mais pour dissimuler les traces du conflit tout autant que son issue. Afin de le neutraliser. L'oubli est alors consommé, en surface, comme si rien ne s'était jamais passé.

Ce livre voudrait rendre à Saint-Simon son éclatante victoire ; et en abattant sa statue, rendre son actualité intempestive et subversive à ce corps qui passa sa vie à surtout ne rien oublier.





CÉCILE GUILBERT

**Saint-Simon**  
ou  
**L'encre de la subversion**

Un des actes subversifs les plus simples consiste désormais à ouvrir les *Mémoires* de Saint-Simon, à les lire intensément, à les appliquer à la Société du Spectacle. Classique, Saint-Simon? Difficile de l'être davantage, c'est-à-dire d'une modernité indémodable. Proust et Céline l'ont bien compris. Loin d'avoir à défendre sa langue, un écrivain en fait l'acte d'attaque par excellence. Percussion du rythme, précision cruelle des portraits, légitimité de l'indignation, évaluation juste des intérêts et des passions, révélation de l'Histoire. Il ne s'agit pas du passé, mais bien d'aujourd'hui même. Pensée du détail? Mais non : de l'essentiel concret qui, par sa vérité, illumine.

Philippe Sollers

*Cécile Guilbert a trente ans. Elle vit et travaille à Paris.*



9

782070 739325



94-IX A 73932 ISBN 2-07-073932-5